Science-fiction : pas gai

Autor(en): **Guyaz, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **24 (1987)**

Heft 886

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1019943

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

enquête pénale, des délits ou des crimes que ne sanctionne pas son propre code pénal, qu'il s'agisse, pour prendre des exemples récents, de la fraude fiscale ou de l'association de malfaiteurs, elle étend à des étrangers sa propre conception du droit.
Bref, la question posée à propos des médicaments est ni isolée, ni insolite.
DP avait annoncé qu'il ouvrirait ses colonnes à M. Frank Bridel, responsable de Pharma Information (service d'information de Ciba-Geigy, Roche et Sandoz), s'il voulait aborder ce sujet.
C'est chose faite:

Vous me demandez pourquoi la Suisse ne pourrait pas interdire l'exportation (ou la vente par les filiales) de produits «écartés» par le contrôle suisse des médicaments. N'étant pas le directeur de l'OICM (Office intercantonal de contrôle des médicaments), je réponds évidemment à titre personnel.
Le mot «écarter» exprime la méfiance: il sous-entend que l'on enverrait aux malheureux du Tiers monde des médicaments assez bons pour eux mêmes s'ils sont mauvais pour nous! Et, vu cette méfiance, la portée d'une telle interdiction serait «considérable».

Voici ma réponse:
1. Un médicament peut n'être pas (ou plus) enregistré en Suisse, tout simplement, non par décision négative de l'autorité compétente mais parce que son producteur l'a retiré faute de succès sous la pression des concurrents ou ne l'a jamais proposé parce que le marché helvétique n'était pas assez important: c'est facile à imaginer pour certains produits destinés aux tropiques. Il y a toujours, parmi les médicaments enregistrés en Suisse, des produits destinés à la seule exportation. De toute façon, «non enregistré en Suisse» n'est nullement synonyme de «mauvais»: il y a d'autres autorités d'enregistrement fort exigeantes.

2. Je connais le cas d'un médicament suisse retiré par son producteur, surtout sous la pression de ceux qui le trouvaient «trop toxique», mais demandé par au moins un grand pays du Tiers monde. Les imitateurs se sont chargés de prendre le relais.

3. L'OICM est de tradition suisse. Donc il a tendance à respecter la souveraineté des autres Etats et à ne pas interdire là où cela ne lui paraît pas indispensable.

4. Je ne sais pas si l'interdiction proposée par DP aurait une portée considérable, et auprès de qui, mais enfin, pourquoi pas?

5. En tout cas, elle ne gênerait pas les bonnes entreprises suisses, qui sont sérieuses et n'ont que faire d'un quelconque «double jeu». De toute façon, les grandes maisons offrent des stages aux fonctionnaires du Tiers monde désireux de se former dans divers domaines, notamment le contrôle de la qualité, c'est-à-dire l'art de distinguer le bon grain de l'ivraie. Elles ne le feraient pas si elles redoutaient une telle distinction.

On nous permettra un bref commentaire.
Il est possible qu'un médicament destiné à une population tropicale ne soit pas enregistré en Suisse, marché étroit et soumis à un autre climat. Mais l'internationalisation extrême de toute chose (tourisme, commerce, échange de marchandises) nous fait douter que ces cas soient nombreux, s'ils existent. De toute façon, la collaboration avec les autorités sanitaires compétentes des pays concernés est facile à imaginer.

Pour le reste, c'est effectivement une question de morale. Pas possible de dire: si nous sommes trop pointilleux, d'autres concurrents auront moins de scrupules.
Mais quelle serait la portée d'une législation dont on nous répète qu'elle ne gênerait pas les «bonnes entreprises»?
Nous pensons que la Suisse, comme pays internationalement privilégié, doit être à la recherche d'une «exemplarité». Son image internationale s'est ternie: elle est celle d'un pays qui ne se brûle jamais, mais sait tirer les marrons.
D'où la nécessité, dans les domaines les plus divers, d'offrir une autre image. Nous le dirions pour l'importation d'armes, pour l'aide au Tiers monde, pour certains abus du secret bancaire, pour l'exportation des médicaments.
C'est notre conception de la politique étrangère.■

(*jg*) C'est bien connu, les livres de science-fiction parlent d'abord du présent, même si c'est à l'insu de leurs auteurs. Et les sociétés prétendument futuristes décrites ne sont en gé-néral qu'un reflet de la situation actuelle. Un stage récent à Angers nous a permis de faire le point sur l'image de la société dans la littérature de science-fiction, et cette vision n'a rien d'attrayant.
Un des courants moteurs de la science-fiction contemporaine s'est baptisé les Cyberpunks. Les auteurs (K.W. Jeter, Bruce Sterling) décrivent des mondes décadents, hyperviolents, à mi-chemin de l'univers du Chicago de la prohibition et des banlieues terrorisées par des bandes de voyous, où l'autorité n'existe plus, où le plus fort gagne et où la drogue est souvent omniprésente (*Dr. Adder*, de Jeter, publié chez Denoël) quand ce n'est pas la domination de la télévision et de la vidéo (*le Manteau de verre* du même auteur). Tout est glauque, moite et désespéré, c'est la science-fiction du no future.

SCIENCE - FICTION

Pas gai

Bien que l'on ne puisse ici parler de courants, une autre tendance de la science-fiction contemporaine est de présenter des univers purement techniques gouvernés par des élites nettement fascinantes. Un des auteurs les plus représentatifs est ici une américaine, C.J. Cherryh, dont les romans se déroulent très souvent dans un univers totalement clos (station spatiale) qui sent le fer, la graisse et la mécanique, où il y a en général des humains terrorisés au bas de l'échelle et un petit groupe qui domine d'une poigne de fer tout en haut. Là aussi, exaltation de l'héroïsme, de la violence dans un climat légèrement sado-masochiste (voir en particulier *Fortesse des Etoiles*, éditions OPTA).
Bien sûr, il y a aussi une science-fiction optimiste et humaniste, mais plutôt en minorité et ce ne sont pas forcément des bons auteurs. Bref, un univers étonnamment dur et cruel, dont on ose espérer qu'il est seulement le résultat de la réaction fantasmatique de l'auteur et pas un avatar à venir de notre monde réel.■